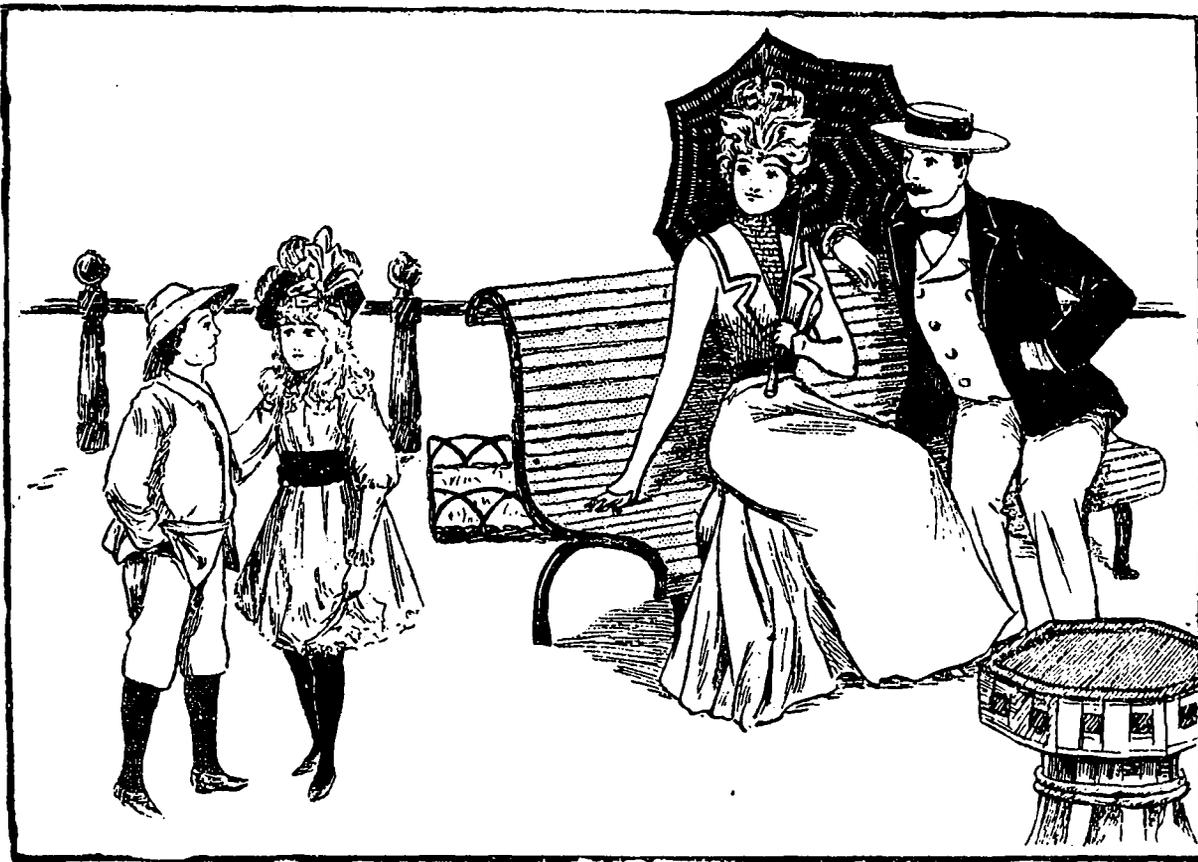


IL N'Y A PLUS D'ENFANTS



Toto.—Je me demande pourquoi ce *dude* nous regarde tant ?
Bélette.—C'est le beau de ma sœur et il nous regarde pour apprendre à faire l'amour.

MOSAÏQUE

Un ménage de bons bourgeois est allé l'autre jour au commissariat de police de l'Exposition de Paris pour réclamer un porte-monnaie perdu. Derrière eux se tenait un gamin d'une douzaine d'années, en tricot, casquette déformée, vrai type de gavroche parisien.

Les provinciaux s'étendaient sur la description de leur porte-monnaie. Le mari prétendait qu'il était rouge et la femme affirmait qu'il était noir. Enfin, sur la déclaration qu'il y avait dedans un mandat-poste de six francs portant leur nom et onze francs en menue monnaie, l'objet fut découvert au milieu d'un tas d'autres. En réalité, il était rouge-brun ; de là la discussion qui recommença entre le mari et la femme qui prétendaient tous deux avoir raison. Ils partirent en offrant trois francs de récompense pour la "brave personne" qui avait trouvé le porte-monnaie.

Pendant ce temps, le gavroche ne bougeait pas. Quand, enfin, les provinciaux se furent retirés et que le commissaire lui demanda ce qu'il voulait, il s'avança tranquillement et, étendant la main vers le bureau, il y déposa un papier en disant :

—Voilà !

Le commissaire déplia le papier. C'était un billet de banque de mille francs.

—J'ai trouvé ça, reprit le gamin, en me "baladant" dans la classe 89. J'ai regardé à droite et à gauche. Il n'y avait personne. Alors, je me suis dit : Faut aller porter ça au "quart d'œil" et me v'la.

Le commissaire loin de s'offusquer de l'épithète faubourienne par laquelle on le désignait, fit des compliments au brave gamin sur son honnêteté. L'autre haussa les épaules et répondit :

—Si ç'aurait été une pièce de dix sous, probable que je vous l'aurais pas rapportée. Mais un billet de mille, c'est sacré. Seulement vous me ferez un mot, pas vrai. Ça me servira pour entrer en apprentissage.

Chasseur et photographe.

Dans sa récente expédition au pôle Nord, le duc des Abruzzes portait à la chasse un kodak et son fusil. L'animal, ours ou phoque, n'était tiré au commandement du prince qu'après avoir servi de cible à l'objectif de l'appareil photographique.

Le chef de cuisine du duc des Abruzzes n'a vu du pôle Nord que ce qui concernait sa profession. Il apprécie le froid comme un excellent moyen de conserver la viande fraîche. Il pense que l'ours blanc devrait entrer pour une très large part dans l'alimentation des peuples européens. Il fait peu de cas du chien comme comestible. Le brave homme a passé son temps à lutter contre les marins, qui prétendaient faire sécher leurs vêtements dans sa cuisine. Un jour qu'il était absorbé par la préparation d'un plat important, un intrus se présente et secoue ses pieds chargés de neige. Sans lever le nez, maître-coq lui cria :

—Tâche de me balayer toi-même tout cela.

Sans mot dire, le marin procède au nettoyage de la cuisine. Cette docilité-surprend le onisimier, qui regarde plus attentivement, reconnaît son altesse et lui arrache des mains le balai.

Le duc des Abruzzes lui dit, avec bonhomie :

—Laisse-moi finir, puisque j'ai commencé.

Les oies de Tou'ouso.

Toulouse est célèbre, comme Rome, pour son Capitole et ses oies. Comme la cité antique, elle témoigne à ces volatiles une touchante sollicitude et veille avec un soin jaloux à leur conservation. Mais, tandis que les Romains gardaient dans un enclos sacré ces bêtes entourées de la reconnaissance et du respect public, les Toulousains préfèrent les conserver à l'état de confits. Il résulte de là des différences notables dans la condition faite aux palmipèdes concitoyens de Clémence Isaurus.

Leur vie, d'abord, est beaucoup plus courte qu'elle l'était à Rome, car leurs maîtres les tuent dès qu'ils les jugent à point. Elle est, en outre, mieux remplie ; leurs maîtres, en effet, n'épargnent rien pour assurer à ces bêtes, qu'attend une mort prématurée, les joies matérielles de l'existence. Non contents de donner à ces victimes dévouées une alimentation aussi saine qu'abondante, ils prennent eux-mêmes le soin de les nourrir et leur zèle se pousse jusqu'à les gaver. A l'aide d'un entonnoir spécial,

ils introduisent dans le jabot de l'oie du maïs blanc non concassé ; puis ils versent de l'eau ; ensuite, avec une baguette, ils "dament" le mélange ; enfin, ils recommencent jusqu'à complète satiété.

Après trente jours de ce régime, la patiente est couverte d'une graisse si épaisse que son fanon touche terre quand elle marche. C'est alors qu'on la tue : son maître la dépèce, porte le foie au marché de Toulouse, et, moyennant un prix qui varie de 2 fr. 50, le cède à un charcutier ou à un restaurateur qui en confectionne une terrine truffée. Le reste du cadavre, découpé en morceaux, est mis sur un feu vif, additionné de sel ; on le place ensuite dans une boîte soigneusement close et le voilà transformé en confit. L'excès de graisse est employé comme beurre.

Mais les industriels Toulousains tirent encore de leurs oies beaucoup d'autres profits ; trois fois par an, en mai, en juillet, en septembre, la bête vivante est plumée avec précaution ; elle donne ainsi par an, 300 grammes de plume et 75 grammes de duvet ; quand elle est morte, on lui coupe les ailes et l'on en fabrique des plumcaux ; on la dépouille de sa peau dont on fait, à l'usage des femmes, une élégante et moelleuse fourrure. Et, comme l'oie porte un nom qui n'est pas harmonieux, elle a cette suprême tristesse de penser que, dans les magasins, sa fourrure sera appelée "peau de cygne".

OMNIBUS.

PAS POUR TOUJOURS

Maman. — Berthe, qu'as-tu fait de ta poupée ?

Berthe. — Je l'ai perdue, maman.

Maman. — Quoi ! encore ?

Berthe. — Oh ! mais cette fois je sais où elle est. Je l'ai perdue pour avoir le plaisir de la retrouver.

PAS CHANGÉE

Flore (en confidence). — Sais-tu, ma chère, que j'ai vingt-six ans aujourd'hui.

Laure. — Quoi ! Encore ?

PAS DANS LE MOMENT

Bouleau. — Connaissez-vous les dernières nouvelles ?

Rouleau. — Non, ma femme est absente.

PAS TOUJOURS

La maîtresse de pension. — Le fort devrait toujours aider le faible.

Le pensionnaire. — Mais, dites-moi, que peut ce beurre en faveur de ce thé ?

REFLEXION DE BOB



Bob (apercevant un main qui passe). — Oh ! petite mère, regarde donc ce pauvre petit garçon comme il est déjà vieux !